

Professeur émérite d'histoire moderne à l'université de Tel-Aviv, ambassadeur d'Israël en France de 2000 à 2002, conseiller scientifique du musée de l'Europe à Bruxelles et notamment de l'exposition "Dieu(x), modes d'emploi", Elie BARNAVI expose ses interrogations et ses convictions.

ELIE BARNAVI

La violence des religions interrogée

D'où vient votre motivation pour les questions religieuses?

Elie BARNAVI: De ma fascination pour ce qui se passe au Proche-Orient. J'ai senti très tôt qu'il y avait une dimension religieuse au conflit, et l'articulation du religieux et du politique m'a fasciné. Ce que je trouve passionnant, c'est d'examiner la manière dont un très vieux peuple, bâti autour du retour d'un projet divin, traduit celui-ci en un projet national... Et la dimension religieuse réinvestit le projet national avec une arme forte, qui marie les deux de manière tout à fait inédite dans l'histoire du peuple juif: la colonisation.

J'ai voulu d'abord voir comment cela se passait ailleurs, pour pouvoir mieux revenir chez moi ensuite. Et j'ai trouvé que le champ d'étude le plus intéressant était la France des guerres de religions. On découvre des invariants très puissants, comme la conviction que les actions des hommes sont commandées par une force supérieure et que celle-ci est une

force politique. Par exemple, *"lorsqu'il y a conflit entre l'obéissance due à Dieu et l'obéissance due au prince, il faut toujours choisir l'obéissance à Dieu"*. Ce sont des phrases que j'ai trouvées telles quelles au 16^e siècle, chez les partisans de la Sainte-Ligue, et au 20^e ou 21^e siècle, chez les islamistes ou chez les juifs orthodoxes nationalistes. Je n'ai pas lâché cette réflexion depuis 30 ans! Je regarde avec fascination et répulsion cette tendance devenir de plus en plus présente, surtout dans l'Islam mais pas uniquement. Et je suis persuadé que c'est la grande affaire du 21^e siècle.

Cet intérêt pour les questions religieuses est-il intellectuel ou fondé sur une expérience personnelle?

EB: Il est intellectuel et politique. Je suis moi-même un agnostique. Je ne me définis pas comme un athée, car il y a une posture athée qui m'agace et que je trouve religieuse et intolérante. Par rapport à l'exposition, nous avons rencontré les attitudes

les plus intolérantes auprès de certains secteurs de la laïcité belge!

Personnellement, je n'ai jamais eu d'expérience religieuse, je suis d'une famille juive de gauche, j'ai grandi dans un milieu parfaitement laïc et je n'ai jamais eu d'inquiétude mystique. Mon intérêt pour ces questions est purement intellectuel, historique et de plus en plus politique.

Peut-on alors vous demander en quoi vous croyez?

EB: C'est une question difficile! Je pourrais dire que je crois en l'Homme, mais ce serait trop simple, car il nous donne rarement des raisons de croire en lui! Je crois en l'humanisme, en revanche, en l'action politique, je crois en un certain nombre de valeurs qui me paraissent indispensables pour que la vie en société soit telle que je puisse y vivre.

En gros, je crois en la Déclaration des Droits de l'Homme et des Citoyens, mais j'y crois parce que ce sont mes

vérités, et non LA vérité. Dans le temps, j'avais défendu publiquement en France la mention des racines chrétiennes de l'Europe dans le préambule de la Constitution européenne. Une polémique s'était développée là-dessus. Ma position était très simple, il fallait la mentionner: politiquement et moralement, si on refuse de reconnaître ce que l'on a été, il est pour moi impossible d'avoir une action cohérente dans le présent et une vision intéressante pour l'avenir.

Ce refus était très religieux, d'une certaine manière...

EB: Cela aussi m'inquiète... Voyez l'image classique du judaïsme révolutionnaire d'Europe de l'Est: un jeune juif devient révolutionnaire, boit un verre de lait et mange un sandwich au jambon sur la tombe du rabbin de la communauté, le jour du Kippour! Pour faire cela, il faut être juif, il faut avoir des racines religieuses très puissantes!

Pour écrire et réagir aujourd'hui, vous êtes mu par la peur, par la révolte...?

EB: C'est un ensemble. D'abord, la peur de ne pas être capable de conserver ces libertés qui font pour

moi le prix de la vie; ensuite, la révolte contre la bêtise, contre la violence, contre la haine. L'Occident a réussi, au prix de pas mal de soubresauts et de crimes, à bâtir une société de liberté. Et elle est sous menace, sous assauts incessants. Elle est menacée par le relativisme culturel, par l'idée absurde que l'on peut vivre harmonieusement dans une société multiculturelle.

Je suis personnellement très hostile au multiculturalisme, je trouve que c'est un miroir aux alouettes, une illusion destructrice. Et la combinaison de l'assaut extérieur et de l'incapacité interne de savoir qui on est, de défendre ses propres valeurs, peut conduire à la destruction de cette chose fragile qu'est la démocratie libérale.

Le problème est de rendre la religion plus transparente au niveau du savoir...

EB: L'espoir est que par la connaissance, on arrive à un peu plus de compréhension. Nous l'avons vérifié avec des jeunes issus de l'immigration, qui sortent de l'exposition étonnés au sens fort du terme. L'Autre est bizarre, inquiétant, et puis on s'aperçoit qu'il a les mêmes questions que nous, qu'il a souvent les mêmes réflexes, qu'il se sert parfois des mêmes objets de culte... Je compte beaucoup sur la capacité des gens à dépasser leurs barrières, à aller vers l'autre, en le connaissant un peu mieux, en s'apercevant qu'il n'est pas aussi bizarre et effrayant qu'il nous paraissait.

Il y a en tout cas une responsabilité, notamment au niveau de l'école...

EB: Absolument. Je suis partisan de l'enseignement des religions à l'école, à condition de savoir comment enseigner, de pouvoir faire un peu de religions comparées. Cela passe par la formation des maîtres. C'est difficile mais il faut le faire, car avec une conception de la laïcité qui passe par l'ignorance complète des religions, quand ce qui se passe arrive, les gens sont désemparés, ils ne savent pas comment se défendre.

Que pensez-vous d'un apport possible de la confessionnalité au service public d'enseignement dans la société belge?

EB: Si vous enseignez en faisant abstraction de ce que vous êtes, vous ne pouvez faire qu'un mauvais enseignement. Si vous dites: voilà nos valeurs, voilà le cadre dans lequel nous dispensons notre enseignement, il y a un apport spécifique. Rien ne serait pire que de les occulter complètement, ou de former de manière sournoise en essayant de passer un message subliminal.

L'exposition a abordé le problème des violences religieuses via une pièce de théâtre. Pourquoi ce choix?

EB: Cette pièce est un des espaces de l'exposition. Il était impossible d'occulter la violence religieuse. On aurait pu montrer des images, une carte des conflits religieux dans le monde... On aurait constaté que pratiquement 99% des cas sont musulmans! Aujourd'hui c'est un fait, mais cela ne l'était pas hier. L'idée n'était pas de stigmatiser une communauté, ç'aurait été contre-productif. La pièce permettait un recul, un panachage des situations. Et aussi de dire que toute religion révélée véhicule une vérité absolue et qu'à ce titre, si elle investit le champ politique, elle est capable de violence. Cela a permis de montrer des chrétiens, des juifs, des musulmans... tout le monde y est passé! Ce qu'on nous a reproché finalement, c'est que cette pièce était trop efficace!

Il y a une grande différence entre Elie BARNAVI qui parle, qui enseigne et Elie BARNAVI qui écrit, qui est assez vite tenté par la polémique... Qu'en pensez-vous?

EB: Cela dépend de ce que j'écris... Mon dernier livre, par exemple, est volontairement pamphlétaire, c'est un livre de combat. Mais quand j'écris un livre d'histoire classique, ce n'est pas le cas. Je persiste à croire que celui qui parle est plus vrai que celui qui écrit... ■

INTERVIEW FRANÇOIS TEFNIN
ET JACQUES VANDENSCHRIK
TEXTE BRIGITTE GERARD

